



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 21, n° 7, Juillet-août 2020
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.13021>

Spéculations accélérationnistes

Accelerationist speculations

Simon Dumas Primbault



Benjamin H. Bratton, [Le Stack. Plateformes, logiciel et souveraineté](#), traduit de l'américain par Christophe Degoutin, Grenoble : Université Grenoble Alpes Éditions, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2019, 334 p., EAN 9782377470464.



Pour citer cet article

Simon Dumas Primbault, « Spéculations accélérationnistes », Acta fabula, vol. 21, n° 7, Notes de lecture, Juillet-août 2020, URL : <https://www.fabula.org/revue/document13021.php>, article mis en ligne le 29 juin 2020, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.13021

Simon Dumas Primbault, « Spéculations accélérationnistes »

Résumé - La traduction ici proposée ne regroupe que la première et la troisième parties de l'édition originale — « la partie programmatique de l'ouvrage américain » (4ème de couverture). Réalisé en accord avec l'auteur, ce découpage brièvement explicité en préface nuit à la compréhension générale de l'ouvrage car c'est dans la seconde partie, à laquelle il fait fréquemment référence, que l'auteur détaille une à une les couches du Stack.

Mots-clés - Accélérationnisme, Computation, Plateforme, Souveraineté, Stack

Simon Dumas Primbault, « Accelerationist speculations »

Summary - The translation proposed here groups together only the first and third parts of the original edition - "the programmatic part of the American work" (4th cover). Done in agreement with the author, this division briefly explained in the preface detracts from the general understanding of the book because it is in the second part, to which he frequently refers, that the author details the layers of the Stack one by one.

Spéculations accélérationnistes

Accelerationist speculations

Simon Dumas Primbault

Remarque préliminaire : la traduction ici proposée ne regroupe que la première et la troisième parties de l'édition originale — « la partie programmatique de l'ouvrage américain » (4^{ème} de couverture). Réalisé en accord avec l'auteur, ce découpage brièvement explicité en préface nuit à la compréhension générale de l'ouvrage car c'est dans la seconde partie, à laquelle il fait fréquemment référence, que l'auteur détaille une à une les couches du Stack.



La formulation la plus claire du projet de l'auteur est énoncée dans une sous-partie de l'introduction, symptomatiquement intitulée « Le flou et l'accident » :

Nous avons besoin de moyens de rendre compte des complexités croisées de la mondialisation computationnelle, de l'épaississement de ses géographies, de son tissage mystérieux de géométries de gouvernance et de territoire, vues selon leurs propres conditions, non comme des transgressions d'un autre système. (p. 51)

L'ambition affichée de Benjamin H. Bratton avec *Le Stack* est donc de « concevoir une géométrie alternative de la géographie politique » (p. 36). Prenant acte du fait que la topologie même de l'espace politique mondial a été radicalement bouleversée par l'émergence et le développement de la « computation à l'échelle planétaire » (p. 27 et *passim*), il conviendrait de cesser de « déplorer toutes les exceptions à la norme » (p. 35) — que l'auteur identifie dans le concept de *nomos* chez Carl Schmitt, nous y reviendrons — afin de « cartographier la nouvelle normalité » (p. 36).

La description de et l'action sur cette « nouvelle normalité » permettraient selon B. H. Bratton de trouver une voie moyenne entre deux écueils opposés de la « géopolitique de la computation » : entre l'« utopie officielle », ou l'« effervescence messianique », qui verrait dans l'émergence et le développement des techniques informatiques un moyen d'émancipation des masses, et la « dystopie officielle », ou

« panique apocalyptique », qui y verrait l'empire de la marchandisation de l'information et des temps d'attention (p. 26-27). À cette fin, *Le Stack* se propose comme une réflexion « à la fois technique et théorique » que son auteur situe à la confluence de la philosophie politique, de la théorie architecturale, des études du logiciel et de la science-fiction (p. 25) — rêvant à moyen terme d'un décloisonnement complet des disciplines, toutes gouvernées par la computation (p. 30).

C'est cette dernière, la « computation à l'échelle planétaire », que B. H. Bratton se donne pour objet, en omettant néanmoins de la définir clairement. D'abord « méta-infrastructure » (p. 34), puis « régime technologique » (p. 50), ici « infrastructure » (p. 51) ou « système » (p. 52), là « mégastucture » (p. 122), il est jusqu'au bout de l'ouvrage difficile de saisir sa nature, tout comme celle du Stack, son architecture. Nous retiendrons qu'il convient selon l'auteur d'envisager la « computation » non seulement comme une technologie — ou une « machinerie » (p. 25) — mais également comme un mode de gouvernance. La cartographie de l'architecture de la computation à l'échelle planétaire (*i.e.* du Stack) permettrait donc de dessiner une nouvelle géométrie (ou « design ») de l'espace politique mondial, « en phase avec cette époque » (p. 34).

« Design brief »

C'est donc en territoire inconnu, à tout le moins encore non cartographié, que B. H. Bratton souhaiterait nous emmener et, par l'acte cartographique même, nous proposer de participer à la conception de son architecture, le Stack. Le livre se propose en effet comme un « cahier des charges [*design brief*] » (p. 28) visant à spécifier un idéal architectonique pour la computation à l'échelle planétaire :

Notre description d'un système, esquissée avant même qu'il n'apparaisse, cartographie ce que d'un côté nous pouvons voir mais ne pas exprimer, par opposition, de l'autre, à ce que nous savons exprimer mais que nous ne pouvons pas voir. (p. 52)

Ainsi, en faisant de son ouvrage également un « livre de théorie du design » (p. 28) — par quoi il entend l'acte d'échafauder théoriquement une architecture nouvelle pour un système pourtant non existant —, l'auteur annonce d'emblée un grand écart — un « flou » (p. 50 *sq.*), nous verrons — entre une entreprise descriptive et une entreprise normative. En cela, c'est tout le livre qui est supposé « programmatique » : « [Le Stack] est un outil heuristique, un diagramme qui n'a d'utilité que pour le travail qu'on attend de lui. » (p. 149, n. 32)

L'architecture de la computation à l'échelle planétaire se présente comme l'empilement de six couches — virtuelles et matérielles à la fois — qui permettent de relier entre eux tous les usagers, humains et non-humains, de la computation. Le Stack est donc l'épaisseur stratifiée des médiations qui assurent la circulation de l'information et des biens à l'échelle mondiale. Les six couches du Stack— *Terre, Cloud, Ville, Adresse, Interface, Utilisateur* — sont rapidement évoquées en introduction (p. 36) puis succinctement décrites en fin de première partie (p. 145-155), mais c'est surtout dans la seconde partie, non traduite, de l'ouvrage original que B. H. Bratton détaille son modèle « du mondial au local et du géomécanique au phénoménologique » (p. 145).

Dans cet ordre, la couche *Terre* comprend cette dernière comme « substrat géologique du matériel computationnel » (p. 151) d'où l'on extrait les ressources énergétiques et les métaux rares nécessaires au fonctionnement de la couche *Cloud*. Celle-ci recouvre à son tour l'implantation physique et territoriale de la computation à l'échelle planétaire, tant les réseaux de fibre optique souterrains et sous-marins que les fermes de serveurs et autres centres de données, ainsi que l'organisation des plateformes qui fournissent leurs services computationnels aux *Utilisateurs*. La couche *Ville* désigne les « méga-réseaux » de déploiement de la computation à l'échelle de la « mégapole » (p. 152). La couche *Adresse* « examine les systèmes d'adressage universels » (p. 152) qui permettent d'identifier comme entités les objets du Stack. Enfin, la couche *Interface* décrit l'ultime strate de médiation, celle qui se présente aux sens de l'*Utilisateur*, humain ou non-humain. Chaque liaison computationnelle activée entre deux *Utilisateurs* traverse l'intégralité du Stack et génère une colonne descendant de l'*Utilisateur A* vers la *Terre* puis remontant vers l'*Utilisatrice B* — des exemples auraient été les bienvenus pour faciliter la compréhension¹.

Selon l'auteur, cette imbrication des échelles, dont l'organisation verticale ouvre à un « ordre modulaire et interdépendant » (p. 34) de ses couches, n'est pas le produit d'une stratégie ou d'une planification consciente par les acteurs du Stack, États ou plateformes. Bien plutôt, il s'agit là d'une « mégastructure accidentelle » (p. 42sq) résultant d'un ensemble de petits événements contingents répondant à des cahiers des charges locaux, des « accidents non-planifiés » (p. 43) — ici encore, l'évocation de cas concrets aurait été la bienvenue.

Que l'architecture de la computation à l'échelle planétaire soit contingente n'empêche pas de poser la question : pourquoi six couches, et pourquoi celles-ci ?

¹ Si je m'essaie à l'exercice : en tant qu'*Utilisateur*, je rédige cette recension via l'*Interface* d'un logiciel de traitement de texte. Le fichier produit empruntera, armé de mon *Adresse IP*, les réseaux urbains de ma *Ville* pour rejoindre dans le *Cloud* une des fermes de serveurs de mon fournisseur d'adresse email qui se nourrit des ressources énergétiques de la *Terre*. La colonne montante réciproque emprunte des chemins similaires jusqu'à l'*Interface* qu'est le site internet d'*Acta fabula* et le robot indexeur de Google qui en sera le premier *Utilisateur*.

Bien que la modélisation de B. H. Bratton soit informée par les structures en couches des logiciels, en particulier des protocoles de communication (p. 146), elle ne repose sur aucune étude empirique et ne fait référence à aucuns travaux, qui pourtant ne manquent pas². Le balisage du terrain sur lequel s'avance l'auteur, et qui n'est pas si inconnu, déjà pour partie cartographié, semble par conséquent bien arbitraire.

Le peu d'exemples, le manque de références à des études concrètes et l'absence de justification du modèle théorique abstrait de l'auteur font en définitive apparaître le Stack comme une grande entité nébuleuse relativement autonome et largement idéalisée, résultant de l'intrication complexe de pouvoirs et de nouvelles technologies — une espèce de « Léviathan³ » postmoderne manifestement situé dans un espace liminaire entre l'être et le non-être dont le lecteur est bien en peine de savoir quoi faire, laissant sans réponse la question de savoir à qui s'adresse ce cahier des charges.

Ouvrir la souveraineté à la troisième dimension

La problématique qui travaille le plus l'ouvrage de B. H. Bratton est celle des formes de souveraineté à l'œuvre au sein du Stack, et plus particulièrement le défi que l'émergence d'une nouvelle forme de gouvernance — la « souveraineté de plateforme » — pose à des entités plus traditionnelles comme celle de l'État. Ces formes plus traditionnelles, B. H. Bratton les trouve dans des commentaires⁴ des travaux du théoricien du droit Carl Schmitt. Il leur emprunte notamment une définition de la souveraineté comme étant le pouvoir conféré à celui — le souverain — en mesure de décider, à l'intérieur d'un territoire, de l'état d'exception (à la règle) (p. 64). Ainsi que le concept de *nomos* qui désigne la partition

² À commencer, en langue anglaise, par les travaux de Vincent Mosco sur les mythes du cyberspace et du cloud (*The Digital Sublime: Myth, Power, and Cyberspace*, Cambridge (MA) : MIT Press, 2004, et *To the Cloud: Big Data in a Turbulent World*, New York : Routledge, 2014), de Nicole Starosielski qui propose une cartographie du réseau global des câbles nécessaires aux télécommunications (*The Undersea Network*, Durham (NC) : Duke University Press, 2015), ou le recueil dirigé par Trebor Scholz sur le travail numérique (*Digital Labor: The Internet as Playground and Factory*, New York : Routledge, 2012), ou bien encore Bernhard Rieder, *Engines of Order: A Mechanology of Algorithmic Techniques*, Amsterdam : Amsterdam University Press, 2020. Les travaux en langue française ne manquent pas non plus, comme ceux de Dominique Cardon (*La démocratie Internet : promesses et limites*, Paris : Seuil, 2010, ou *À quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data*, Paris : Seuil, 2015), ceux d'Antoinette Rouvroy (avec Thomas Berns, « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux* 1 (n° 177), p. 163-196, 2013, ou plus récemment l'ouvrage d'Antonio Casilli, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Paris : Seuil, 2019).

³ Le mot apparaît dans un sous-titre de la dernière partie sans que l'auteur ne discute ce rapprochement.

⁴ Bien qu'il prétende mener une « discussion approfondie des thèses de Schmitt » (p. 68), exceptées deux références directes, B. H. Bratton ne cite que des commentaires et des citations de commentaires.

originelle de l'espace physique du globe distribuant et délimitant les empires des souverains (p. 69). Dans ce cadre conceptuel, la souveraineté traditionnelle d'avant l'émergence du Stack est celle que l'État westphalien exerce à l'intérieur de ses frontières physiques. Elle repose donc sur une partition du globe en territoires fermés définissant un dedans et un dehors — c'est ce que l'auteur nomme la « topologie en boucles » de la souveraineté de l'État-nation westphalien (p. 67 sq.).

La thèse de B. H. Bratton est que l'émergence de la computation et son déploiement à l'échelle planétaire ont opéré « une rupture entre un ordre et un autre » (p. 72), entre le *nomos* westphalien et ce qu'il baptise le « *nomos* du Cloud », un « concept incertain » (p. 68) qui, comme le Stack, à la fois est et n'est pas :

En tant qu'architecture maîtresse (en devenir), le modèle du Stack est peut-être aussi [also perhaps also (sic)] une version contemporaine de ce que Schmitt a appelé le *nomos*, et c'est peut-être ce qui élimine complètement le *nomos* schmittien. [...] Nous pouvons en conclure que le Stack est le *nomos* de notre moment ; mais une meilleure compréhension de l'architecture du Stack peut aussi établir que, après tout, il n'y a pas de véritable *nomos*. (p. 68)

En effet, dans le sillage du néolibéralisme qui aurait favorisé le transfert de souveraineté des États-nations vers les marchés⁵, ce que l'émergence de plateformes comme Google, Amazon ou Facebook met à mal, c'est la coïncidence entre le territoire et la souveraineté : « L'émergence de la computation en tant qu'infrastructure mondiale contribue à un décolllement et à un délaminage de la terre, de la gouvernance et du territoire les uns par rapport aux autres » (p. 51). En d'autres termes, le modèle horizontal du *nomos* schmittien opérant à la surface même du globe ne résiste pas à l'irruption de la troisième dimension d'un Stack qui ne connaît pas de frontières (p. 35). La distinction entre le dedans et le dehors, nécessaire à l'exercice de la souveraineté westphalienne, n'étant par conséquent plus valable, il faut dès lors cesser de mesurer les effets de la computation par écarts à cette norme dépassée. Puisque d'autres partitions que le *nomos* schmittien sont possibles (p. 67-68), nous avons besoin d'une nouvelle topologie qui seule permettra de dessiner une nouvelle géographie politique de la computation *en tant que* gouvernance. C'est à cette nécessité que veut répondre la complexité du Stack, résultant de l'intrication d'échelles et de temporalités selon les topologies torses d'espaces « incurvés, gonflés » (p. 85) et de grilles « pliées et empilées [ou] tressées » (p. 92).

Plus spécifiquement que l'émergence de la computation à l'échelle planétaire, c'est donc l'apparition de ce que B. H. Bratton appelle des plateformes et leur rapide développement qui auraient précipité la faillite de la souveraineté traditionnelle.

⁵ Ici encore, sans le citer directement, B. H. Bratton évoque Michel Foucault dans le corps du texte mais renvoie, en note, à un commentaire de commentaire (p. 62, n° 7).

Une définition de celles-ci pourrait être : « un acteur non étatique qui opère avec la force d'un État mais qui, contrairement aux États modernes, ne se définit pas par une contiguïté territoriale spécifique unique » (p. 46) ; le Stack pourrait être défini comme « une combinaison de plateformes » (p. 102). Mais là encore, B. H. Bratton entretient le « flou » et, jugeant que « nous manquons cruellement de théorie solide et pratique de la logique de design politique des plateformes » (p. 105), se lance dans une caractérisation de celles-ci en 17 points (p. 108-118). Cette « théorie des plateformes » (p. 110) s'achève sur une définition de la « souveraineté de plateforme » en forme de tautologie :

17. La souveraineté de plateforme peut être planifiée ou non planifiée, universelle ou spécifique, générative ou réactive, déterminée par la technologie ou garantie par la politique. La souveraineté de plateforme est automatique dans certaines circonstances et très conditionnelle dans d'autres, et elle peut fonctionner différemment en fonction des différents éléments du système de la plateforme. (p. 116)

Cette caractérisation qui manque encore cruellement d'exemples, de références et de justifications n'est donc pas convaincante et laisse plutôt l'impression d'un idéal *ad hoc* permettant de remplacer une définition extensive qui comprendrait Google, Alibaba, la NSA (p. 85) et d'autres...

Un projet accélérationniste

La seconde partie de l'ouvrage traduit, intitulée « II. Les projets », traite du « Stack-à-venir ». Il ne fait plus aucun doute maintenant que nous sommes dans la prospective et que B. H. Bratton entend proposer un ensemble de solutions techniques, politiques et philosophiques visant à concevoir un Stack futur désirable. Ce futur désirable, selon l'auteur, implique d'amener le capitalisme néolibéral jusqu'à l'explosion par l'accélération forcée du progrès technique, et en particulier du développement et du déploiement de la computation à l'échelle planétaire :

Le cahier des charges commence au bord de la falaise de l'Anthropocène et penche en faveur de l'accélération du risque comme de la récompense ; il présume que les méga-infrastructures du capitalisme algorithmique « actuellement existant » ne sont pas, pour l'instant, capables de s'affranchir de leurs propres échecs et de réaliser une percée pour, et vers, le potentiel latent d'une géoéconomie de l'abondance. Cette accélération n'est donc pas une accélération du Stack à l'abri de ses risques, mais vers une fin et une suite particulières, et vers l'expression et la réalisation d'une ontologie sociale plus luxueuse. (p. 155)

Luxe, abondance et récompense du risque, ce sont donc les maîtres-mots d'un futur désirable selon B. H. Bratton.

Implicite ici est la référence au mouvement « accélérationniste » initié par Nick Srnicek et Alex Williams dans un manifeste publié en 2013⁶. Ce mouvement, qui s'annonce « néomarxiste », propose une sortie du néolibéralisme par une exacerbation du progrès technique qui précipiterait le dépassement de l'Anthropocène sous toutes ses formes. Dans les termes de B. H. Bratton qui sonnent comme un mantra de la destruction créatrice schumpéterienne, et son nouvel avatar la disruption, « la computation universelle détruit le « monde » et [...] c'est un bon point de départ » (p. 95). Une espèce de sotériologie technophile, en somme, et un « projet » très militant : « Nos yeux ne sont peut-être pas exercés à la façon dont le Stack pourrait accélérer l'arrivée messianique d'une certaine fin harmonieuse de l'histoire computationnelle à spectre complet [...] » (p. 49).

Couche après couche, B. H. Bratton déplore les dégâts et les dérives du déploiement aveugle de la computation à l'échelle planétaire avant de proposer ses solutions. Au niveau de la couche *Terre*, c'est le « géodesign » — ou « géoingénierie », consistant à intervenir techniquement sur notre planète en tant qu'écosystème — qui pourrait permettre une « restauration écologique opérant directement sur l'atmosphère » (p. 179⁷). La couche *Cloud* gagnerait selon l'auteur à ce que tout devienne plateforme, les États en premier lieu, et qu'un droit de défection assure une libre circulation entre plateformes, soit une « mobilité universelle » qui permettrait un jour d'être citoyen de Google, le lendemain de Facebook (p. 201). Si la couche *Ville* ne relève que de l'architecture traditionnelle, le développement de la couche *Adresse* devrait permettre le déploiement à l'échelle du globe d'une grille de capteurs en tous genres permettant de mesurer et enregistrer avec une « granularité ultime » (p. 240) le moindre des événements — comme la chute d'un vieux séquoia (p. 239) — rendant le tout absolument gouvernable grâce au *big data*⁸. Main dans la main, les couches *Interface* et *Utilisateur* devraient permettre à tous les acteurs du Stack, humains et non-humains, d'intervenir en retour sur les plateformes pour les modifier et s'assurer une identité « réduite à ce qu'ils font, plutôt qu'à ce qu'ils sont » (p. 264⁹).

⁶ Puis développé sous la forme d'une monographie : Nick Srnicek et Alex Williams, *Inventing the Future: Postcapitalism and a World Without Work*, New York : Verso, 2015.

⁷ À ce sujet, on pourra lire la critique de Frédéric Neyrat, *La Part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme*, Paris : Seuil, 2016.

⁸ Pour une réfutation en termes statistiques de l'idée d'une « fin de la théorie » par le *big data*, voir par exemple Cristian S. Calude et Giuseppe Longo, « The Deluge of Spurious Correlations in Big Data », *Foundations of Science* 22, p. 595-612, 2017.

⁹ Sur le « capitalisme de surveillance », voir Shoshana Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, New York : Public Affairs, 2019. Pour le cas français, voir le récent ouvrage de Christophe Masutti, *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance*, Caen : C&F, 2020.

Ce monde « posthumain » (p. 300) repose sur une « ontologie synthétique » (p. 250) bien singulière où tout est ordinateur, la Terre (p. 173) autant que ses habitants (p. 30 et p. 289). Dans ce monde, qui passerait pour antispéciste (p. 271), le *trading* haute fréquence devenu relativiste est qualifié de « futuriste » (p. 56¹⁰) et la conception de protocoles de communication interplanétaire est une entreprise louable (p. 141). Mais B. H. Bratton n'est pas absolument dupe de lui-même et ancre en définitive son grand projet dans un espoir qui sonne comme un vœu pieux : « le Stack est une totalité qui (*espérons-le*) résiste au totalitarisme » (p. 150, je souligne). En effet, si le capitalisme de plateforme a mené au délaminage du territoire et de la souveraineté, il semble douteux que l'accélération de son déploiement puisse mener au délaminage de la computation et du capitalisme, historiquement intriqués¹¹.

Le « flou » du Stack

Au terme d'une lecture difficile, souvent agaçante tant elle peut être confuse, de trop nombreuses interrogations subsistent sur la nature du Stack et la portée d'un tel cahier des charges. Pour B. H. Bratton, cette indétermination est consubstantielle au Stack même, qui, comme entre deux eaux, désigne ce qui est déjà là mais pas encore advenu : « *Pour être clair*, cette figure du Stack existe et n'existe pas en tant que telle » (p. 36, je souligne). Ce « flou » (p. 50-57) semble se justifier, pour l'auteur, par sa double mission de décrire le déjà là et, *à la fois*, de spécifier le non advenu.

De sa cartographie, B. H. Bratton nous dit qu'elle est « à concevoir à la fois comme un modèle idéalisé pour le design des plateformes et comme une description de certaines des façons dont elles fonctionnent déjà aujourd'hui. » (p. 118-119). Ailleurs, en un tour rhétorique douteux, on apprend que :

[...] ce flou entre un Stack et un autre n'est pas un symptôme qu'il s'agirait de clarifier ou de guérir ; le flou est plutôt une image à haute résolution de ce qui se passe réellement, et qui est lui-même flou. Pratiquer le design avec le flou, plutôt que contre lui, exige que nous soyons à l'aise avec l'ambiguïté. (p. 169)

C'est ce flou qui semble nécessiter l'introduction d'un vocabulaire spécifique, avec son glossaire dédié (p. 303-320), et justifier une prose souvent inutilement

¹⁰ Pour une approche critique du *trading* haute fréquence, voir par exemple les travaux moins académiques mais plus empiriques d'Alexandre Laumonier (6 | 5, *Bruxelles : Zones Sensibles*, 2013-2014 et 4, *Bruxelles : Zones Sensibles*, 2019).

¹¹ Voir par exemple, Philip Mirowski, *Machine Dreams: Economics Becomes a Cyborg Science*, Cambridge : Cambridge University Press, 2001, ou Fred Turner, *From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*, Chicago : University of Chicago Press, 2006.

alambiquée. Outre le manque patent de références à des cas concrets et des études empiriques¹², ou la présence de définitions en forme de tautologie, l'auteur abuse d'exergues déroutants, d'épithètes intempestives¹³, de chiasmes perturbants¹⁴ ou de fausses évidences¹⁵, parfois jusqu'à l'aparté déplacé¹⁶ ou au non-sens¹⁷. Tant et si bien que quand l'auteur assène que « La pensée est confuse [*The thinking is muddled*] » (p. 291), le lecteur est en droit de se demander de quelle pensée il s'agit — et de rester sans réponse. Rien à reprocher pourtant à la traduction de Christophe Degoutin habitué à la prose abstraite des accélérationnistes. Et il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'une des rares recensions en langue française d'un ouvrage publié la même année par Nick Srnicek sur *Le capitalisme de plateforme* dresse un constat similaire¹⁸.

Par ailleurs, il est à noter que ce livre de design et de géographie politiques ne contient qu'une seule image, peu informative (p. 145), et que des deux adresses du site web auquel l'auteur renvoie — « qui comprend beaucoup d'images et d'illustrations qui accompagnent chaque chapitre » (p. 29) —, l'un ne contient pour seule image que la couverture de l'édition originale, tandis que le second n'existe manifestement plus.

¹² Un autre lecteur a voulu y voir une stratégie délibérée qui permettrait à l'auteur de s'affranchir d'une étude approfondie de la littérature empirique existante : « At the risk of sounding cynical, calling *The Stack* a “design brief” seems like a preemptive move to liberate Bratton from having to seriously engage with the different critical traditions that work to make sense of the world as it is in order to demand something better. This allows for a certain amount of intellectual play that can sometimes feel exhilarating but can just as often read as a dodge — as a way of escaping the ethical and political stakes that inhere in critique. » (R. Joshua Scannell, « Architectures of Managerial Triumphalism (*Review of Benjamin Bratton, The Stack: On Software and Sovereignty*) », *Boundary 2*, Nov. 7, 2018.)

¹³ L'adjectif « émergent » qui revêt une signification particulière n'est nulle part défini et apparaît très régulièrement, souvent au détriment de la compréhension.

¹⁴ Par exemple, « Les plateformes ne ressemblent pas à la façon dont elles fonctionnent et ne fonctionnent pas comme ce à quoi elles ressemblent. » (p. 116)

¹⁵ On apprend par exemple que « les homologues évidentes entre les aspirations de la cybernétique soviétique et les réalisations de Google [...], et les généalogies qui relient ce dernier à la première, témoignent au moins contre l'idée qu'il y aurait un lien intrinsèque entre le capitalisme et les méga-plateformes computationnelles. » (p. 130) Cette proposition forte, qui est au cœur du projet accélérationniste, est loin d'être évidente et aurait mérité justification.

¹⁶ « Comme lorsque les Ukrainiens se sont emparés du palais à moitié secret du président destitué Ianoukovytch et y ont découvert un musée de toilettes très kitsch, les spectateurs d'Elysium n'ont pu être que déçus par le manque incroyable d'imagination (et de goût) de ceux qui se sont enfuis avec ce qui restait de la richesse de la planète dans leur propre intérêt. Qu'ils utilisent les vies de milliards de personnes pour s'enflammer est une chose : qu'ils achètent des choses aussi bourgeoises et ordinaires est une insulte supplémentaire. Les dictateurs d'aujourd'hui n'ont aucun goût. » (p. 191, n° 27)

¹⁷ Par exemple, en un début de paragraphe : « Parce que l'autonomie des couches individuelles de la plateforme résiste à la capture totale de la totalité de la plateforme, l'intercalation de « petites totalités » agressives entre les colonnes peut être rugueuse ou lisse, aiguës par les investissements de joyeux Utilisateurs ou tout aussi facilement par les sonorités grinçantes de la résistance mutuelle. » (p. 150)

¹⁸ « Ce livre, par son ambition, son érudition et ses références à des articles scientifiques, pourrait passer pour un ouvrage de recherche. Mais le lecteur ne trouvera ici ni enquête méthodique, ni revue de l'art, ni démonstration argumentée, ni réflexivité théorique sur l'emploi des concepts marxistes (valeur, plus-value, travail...) pourtant questionnés par les transformations observées. » (Marie-Anne Dujarier, « Nick Srnicek, *Le capitalisme de plateforme. L'hégémonie de l'économie numérique*, Montréal : Lux, 2018, 154 p. », *La nouvelle revue du travail*, 15, 2019, <http://journals.openedition.org/nrt/6408>.)

En définitive, l'entreprise cartographique que l'auteur envisage comme une « oscillation entre le réel-sans-nom-pour-l'instant et l'imaginaire-pas-réel-pour-l'instant — ce flou entre les deux » (p. 52) apparaît plutôt comme un grand écart forcé entre une perspective descriptive dont il n'a pas les moyens par manque de travaux empiriques, et une perspective normative trop éthérée pour être effectivement pratique. Des « intérêts spéculatif et prospectif mais aussi analytique [[*the book's*] *interests are speculative and projective as well as analytical*] » (p. 28) de l'ouvrage, nous ne retiendrons que le premier.



En préface, Yves Citton voudrait voir dans *Le Stack* un travail d'« archéologie des *media* » qui permettrait selon lui de désamorcer les téléologies technicistes d'une vision de l'histoire comme marche du progrès (p. 7). Le Stack devient alors sous sa plume une « intra-structure » (p. 12), permettant de louvoyer entre déterminisme technologique kittlérien et constructivisme radical en décrivant l'*arkhè* de la computation comme une hétérarchie — plutôt qu'une anarchie — « c'est-à-dire comme un enchevêtrement de structures régies par des systèmes de valeurs hétérogènes, coexistant et interagissant entre eux, mais irréductibles à une hiérarchie unique » (p. 10).

Il y a en effet chez Benjamin H. Bratton la volonté louable de saisir l'extrême complexité du milieu technique dans lequel nous baignons afin de l'envisager comme gouvernementalité à part entière et de mesurer ses effets sur des formes de souveraineté plus traditionnelles. Un effort mené, tant que faire se peut, sans trop analyser (au sens de disséquer) selon les dichotomies trop simples héritées d'une métaphysique réputée dépassée, c'est-à-dire en intriquant les échelles autant que les temporalités sans distinction (tout devient global), et en refusant la distinction dedans/dehors. Dans les termes de l'auteur, de concevoir effectivement une nouvelle topologie de notre milieu technique.

Cependant, aussi séduisante que puisse être l'interprétation de Citton, elle est sûrement (trop) charitable — au sens d'optimisation de la rationalité supposée du locuteur, principe cher à la philosophie analytique. En effet, bien que la topologie du Stack résulte de la superposition de couches hétérogènes de *media*, et bien que Benjamin H. Bratton fasse référence, mais très superficiellement, à l'archéologie foucaldienne, il ne semble pas que son approche relève d'autre chose que d'un optimisme technophile un peu naïf. À vouloir tout « ingénierier » jusqu'à la maîtrise et la possession totales du monde — ce qu'il écarte pourtant comme « *enclosure* historique de la planète sous un régime absolutiste de capital

algorithmique » (p. 154) —, Benjamin H. Bratton pêche par *hubris* et adhère finalement à l'« utopie officielle » qu'il dénonce et ses relents d'« effervescence messianique » (p. 27). L'optimisation de la rationalité ne fait que mener à son terme une raison dialectique.

Si le Stack doit servir de forme pour une cosmologie — « Si on commence à les chercher, les *stacks* sont partout. En un sens, la Terre elle-même est un *stack* sphérique. » (p. 119) —, on lui préférera les *Sphères* de Peter Sloterdijk¹⁹ ; si ce doit être une cartographie descriptive d'une technologie informatique à l'échelle du globe, on lui préférera l'« anatomie d'un système d'intelligence artificielle » de Kate Crawford et Vladan Joler²⁰ ; enfin, si c'est d'une topologie poétique de notre écosystème qu'il s'agit, on lui préférera alors les « cartographies potentielles » d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati²¹.

¹⁹ Peter Sloterdijk, *Sphères*, 3 vol., tr. fr. Olivier Mannoni, Paris : Pauvert, 2002, et Paris : Maren Sell, 2005 et 2010.

²⁰ Kate Crawford et Vladan Joler, « Anatomy of an AI system: The Amazon Echo as an anatomical map of human labor, data and planetary resources », <https://anatomyof.ai>. Une « anatomie » complétée très récemment par Vladan Joler et Matteo Pasquinelli, « The Nooscope Manifested: AI as Instrument of Knowledge Extractivism », <https://nooscope.ai>. »

²¹ Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati, *Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles*, Paris : Éditions B42, 2019.

PLAN

- [« Design brief »](#)
- [Ouvrir la souveraineté à la troisième dimension](#)
- [Un projet accélérationniste](#)
- [Le « flou » du Stack](#)

AUTEUR

Simon Dumas Primbault

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : simon.dumasprimbault@epfl.ch